

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 51 (1913)
Heft: 9

Artikel: Le comble de l'économie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209390>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Je suis heureux de voir que vous ne nous refusez pas l'appui de votre expérience, de votre patriotisme.

— Bardou, bardou, che n'ai encore rien brouillé... Auriez-vous la pitié de me basser cette baire de ciseaux, à la fote droite... Merci... che ne veux rien brouiller sans savoir à quoi che m'engage.

— Vous ne vous engagez, mon cher voisin, à rien au monde, sauf à vous laisser porter sur la liste des intérêts du petit commerce et de la petite industrie.

— T'accordez, mais une fois élu — si che suis élu, ça c'est une autre chose — une fois élu, che ne vois pas comment Hans Schnabel, relieur de luxe et relieur ordinaire, pourra être plus utile à la batrie que mossiè Martin et tous les autres commerçants et industriels ?

— Mon cher voisin, vous êtes un modeste ; c'est des citoyens de votre trempe qu'il nous faut, des hommes à l'esprit droit, qui voient juste et ne se laissent pas entortiller par les finasseries de la politique.

— Oh ! bour m'endordiller tans les filasseries, gomme fous disez, il n'y a bas grand dancher ; quoique che suis naturalisé faudois depuis vingt ans, je l'ai encore trop ma tête garrée de Stengelbach, ganton Aargau !

— Précisément.

— Che me tême de bourtant si mon blace elle est pien au Grand Conseil. Che le sais, je l'ai perdu bresque toute l'accent allemand, mais che le suis moins familiarisé avec les affaires bupliques du ganton de Faud qu'avec son pon belit vin blanc.

— Raison de plus pour apprendre à connaître mieux ces affaires publiques ! Voyons, mon cher monsieur Schnabel, puisque vous avez la confiance de nos hommes politiques.

— La confiance, c'est une très grande chose, ui. Mais che dois fous dire une autre chose, mossiè Martin : la bolitique de vos hommes bolitiques, elle n'est beutêtre bas la bolitique de Hans Schnabel ; moi, che l'ai ma betite bolitique à moi.

— Et peut-on savoir, sans indiscretion, quelle en est la caractéristique ?

— Gomme disez-vous ? la garac...

— La caractéristique.

— Ui, ui, la garagtristique... Che comprends pas très bien ; ma bolitique elle n'est pas si fort garagtristique ; je ne l'ai bas le temps de gourir les assemblées, je forme mon betite chuchement en lisant les chournaux de toutes les partis et che fote un chour ui, un chour non, une fois bour celui-ci, une autre fois bour celui-là, d'abrès ce que che le gonnais de leurs actes...

— C'est très bien et je vois que vous êtes notre homme, que vous ferez honneur à la liste que voici, où votre nom figure en bonne place.

— Mossiè Martin !

— Monsieur Schnabel ?

— Mossiè Martin, fous afez imprimé mon nom sur fote liste ?

— Vous le voyez.

— Mossiè Martin, bourquoi alorss afez-fous l'air de me tême de la bermission de tisper de mon nom ?

— Par politesse, mon cher voisin.

— Mossiè Martin, che ne comprends bas cette bolitesse.

— Vous n'allez pourtant pas vous fâcher, cher monsieur Schnabel ?

— Himmelkreuzdonnerwetter ! le cher mossiè Schnabel, il ne se fâche bas bour une semblable chose ; mais il vous tême de rayer son nom de fote liste.

— Mais, cher voisin, comprenez donc que c'est un peu tard ; votre candidature est maintenant officielle.

— Mossiè Martin : « La gantitude Schnabel est officielle une mauvaise blaisanterie. Signature : Schnabel », foilà ce que ch'égrirai cette

soir à toutes les chournaux. Et maintenant, bermettez-moi de mettre de l'or sur ces tranches.

Le bon relieur fit comme il l'avait dit, et, sûr cette fois d'être laissé en paix, il s'accorda, « officielle, une demi-bouteille de 1911 ».

V. F.

Le comble de l'économie. — Entre maris :

— Mon cher, tu n'as aucune idée de mon bonheur en ménage. Ma femme est un modèle d'économie.

— Et la mienne, donc ! Un exemple. Je lui avais promis un cachemire au cas qu'elle me donnât un fils.

— Eh bien, mon cher, pour ne pas me pousser à la dépense, elle a accouché d'une fille. C'est comme ça !

Borgne et bossu. — Les infirmes ne sont pas les moins facétieux des humains. C'est leur consolation.

Un borgne rencontrant de fort grand matin un bossu, lui fait plaisamment :

— Hé, l'ami, tu as chargé de bon matin !

— C'est pas si bon matin que ça. Tu le crois parce que tu n'as encore qu'une fenêtre ouverte.

PAS DOU IADZO

Lo père Remollie demorève pè lo Valà. L'avai duve maison : onna galèza carrée et onna croûte grande que l'étai pas bin llien, mâ pas appondya tot parai. L'è z'avai fête assura tote lè duve à iena de cliau compagni qu'on lau dit lè z'assurances, et l'èin ètai bin conteint. Pao-t-on jamé savai ! se dâi iadzo l'affère vegnâi à bourlâ ! Et cein n'a pas manqua, sa grandze l'a prai fu et que lo père Remollie ein a èta pardieu bin conteint, cà la voliève tot parai deguelhi po la refère on'bocon pe levé iô pouève lai ajustâ onna grandze à pont.

La Compagni dâi z'assurances l'è vegnâite po taxâ et l'arai faliu vère clii père Remollie. « Sa grandze vali li por li onna fortuna, l'ètai pllieinna de messon et quasû nâova ; faillâi lai bailli à la plliece de l'erdzeint et pu pas pou. » Tant que n'ant pas pu s'arrendzi et que, po fini, la Compagni l'a decidâ de refère la grandze quemet l'ètai devant.

L'è lo père Remollie que l'a èta attrapâ. Li que la voliève justameint deguenautsi. Ein a z'u à teimpêtâ et à sacrementâ apri cliiau serpeint d'assurance dau diabbli. Mâ, l'a tot parai faliu sè conteintâ.

Quaque dzo aprî, vaicé qu'on monsu que l'avai dza èta pè tote lè maison dau velâdzo po coudhi lè fère assura su la vya passe vè lo père Remollie et sè met à lai fère onna rèsse de la mêtance.

Lo père Remollie lo laisse débliottâ sein rein dere, mâ quand lo minna-mor l'a z'u fini, ie lai fâ :

— Mè ! m'assura à 'na Compagni, vo pouâide vo gratlà avoué voutrè z'assurance.

— Eh bin, que lai fâ lo mouet, se vo ne voliâi pas vo z'assura vo mîmo, vo devetra o mète assura voutra fenna.

— Ah ! crediè na ! lai repond lo père Remollie, po mè fère quemet po la grandze. Se ma fenna vegnâi à mourî, na pas mè bailli de l'erdzeint vo m'èin baillera oncora on' autra à la plliece !

MARC A LOUIS.

Un homme soigneux. — Hé ! là-bas ! Voulez-vous descendre de ce poteau, et un peu lesté ! Je vous y prends à décrocher les fils télégraphiques.

— Mais, m'sieu le gendarme, puisqu'ils servent plus à rien, à présent.

— Comment, y ne servent plus à rien ?

— Mais non, puisqu'on a la télégraphie sans fil.

LE CORMORAN

Croquis.

LES naturalistes se sont tous trompés au sujet du cormoran.

Le petit croquis suivant n'a d'autre but que de remettre les choses au point.

Le cormoran, donc, est un bipède généralement vertébré ; peu casanier ; il préfère aux douceurs du home, le soleil et le grand air ; son existence se passe à flâner sur les plages et à attendre : le cormoran est un philosophe.

Par instants, comme les hirondelles s'assemblent pour émigrer, les cormorans se groupent pour palabrer à perte de vue. Ils parlent politique ou syndcats. Survient un explorateur ou un simple voyageur, le cormoran s'empresse de le décharger de ses bagages, car il est complaisant et tarifié. Puis, le voyageur rendu à destination, il se hâte, modeste et discret, de le quitter et revient auprès de ses congénères ; alors, sans perdre un instant, il repartie politique et syndcats. Un second voyageur survient...

Au fait, vous ne savez peut-être pas que nous appelons cormorans à Lausanne les portefaix dits autorisés ? Je m'empresse de vous le dire... pour vous l'apprendre. C'est encore le meilleur moyen connu.

C. A.

DU CALME !

Ah ! qu'ils doivent être heureux, les gens calmes ! S'il est vrai que le bonheur soit peu ou prou de ce monde, les calmes en sont assurément les détenteurs. Le bonheur est inséparable du calme ; celui-ci en est un des éléments essentiels.

On dit que le bonheur est chose tout à fait relative, qu'il n'est pas le même pour tous, qu'un le trouve ici, l'autre, là. Oui et non. En tout cas, si quelqu'un prétend trouver le bonheur dans l'agitation incessante, dans la fièvre qui caractérisent la vie actuelle, il n'y connaît rien. Ce sont choses absolument incompatibles. Le propre du bonheur, c'est la sérénité, c'est aussi, mais dans une mesure plus restreinte, la contemplation. Les peuples vraiment heureux ne sont pas les plus voués à l'aiguillon de l'activité incessante, au démon des affaires. Ils peuvent jouir d'une copieuse aisance, de la richesse, même ; ils ne sont pas heureux. Le bonheur ne se paie pas d'écus sonnans, mais de satisfaction. Or l'argent ne la procure guère. Plus on a d'argent, plus on en veut avoir ; c'est la préoccupation constante, angoissante, tyrannique, du bon coup à faire pour arrondir encore son magot. On lui sacrifie tout, même et surtout son... bonheur.

L'homme qui prend le chemin de la richesse ou celui des honneurs, croyant atteindre plus tôt et plus sûrement le bonheur, se fourvoie. Il risque fort de ne jamais arriver à bon port.

Qu'ils doivent être heureux, les gens que la pleine possession d'eux-mêmes défend des vaines colères, dans lesquelles il est bien rare qu'on ne commette ou qu'on ne dise quelque sottise, quelque injustice irréparables. Et quelle supériorité ils ont en toutes choses sur les impatientes, les emballés, les agités, les fiévreux. Ils sont comme un roc inébranlable, contre lequel vient se briser, vaincue, toute la sottise excitation des premiers. Ils sourient, placides, quand leur interlocuteur se fâche et bondit. Enervé par ce calme imperturbable, la fureur de ce dernier redouble ; elle atteint son paroxysme. Il croit être effrayant ; il n'est que grotesque. Il croit discuter : il déraisonne. Il croit stigmatiser son contradicteur : il le rafemité et l'élève. Il croit avoir un geste sublime et victorieux en s'en allant avec brusquerie et en frappant la porte : ce n'est qu'une piteuse défaite. Il